

# Dribbleur de dialecte

Par Anne Fournier Zurich

Pedro Lenz, dribbleur de dialecte Avec «Der Goalie bin ig», le Bernois Pedro Lenz a donné ses lettres de noblesse au dialecte. Déjà traduit en italien, le roman est attendu en français et... en allemand

Face à sa paresse scolaire, ses parents avaient imaginé deux options: l'envoyer faire sa maturité dans le gymnase d'Einsiedeln, sous contrôle religieux, ou exiger une formation de commerce, «sûre». Peu convaincu, Pedro Lenz s'est promené dans son village de Langenthal à la recherche d'un apprentissage. Il est devenu maçon.

Trente ans plus tard, la plume a remplacé la truelle. Pedro Lenz a conservé une gestuelle ample pour raconter. Et son flair, imprégné de tranches de vie d'ouvriers. «Ce métier m'a permis d'entendre des histoires venues du Portugal, de Yougoslavie, celles de prisonniers de guerre. J'ai aussi appris à être soigneux.» Son rire tonitruant lui donne un air d'enfant, comme pour convaincre qu'il n'est pas si grand malgré sa stature.

A 46 ans, ce Bernois, fils d'un directeur d'usine de porcelaine, écume les salles de spectacle suisses alémaniques, où tous les soirs, accompagné d'un musicien, il scande son dialecte. A chaque fois, le public est conquis. Der Goalie bin ig («Je suis le gardien de but»), son roman qu'il raconte sur scène, s'est vendu à plus de 16000 exemplaires.

A la première lecture, on peine un peu: «Aagfange hets eigetlech vüü früecher», propose l'incipit («En fait, cela a commencé bien plus tôt»). Mais n'allez pas le soupçonner de provincialisme. Pedro Lenz se revendique d'Hemingway: les meilleures paraboles reposent sur l'histoire du coin, mise en scène avec la langue des gens. Son roman raconte la vie d'un junkie de retour dans son village après un séjour en prison, pour constater que ses amis l'ont trahi. C'est la morosité de la province, avec ses paumés que l'on ne verrait même pas dans une grande ville, illustrée par une peinture sonore que seul le dialecte permet. «Un ami m'a sensibilisé à la langue des junkies, à leur goût pour les euphémismes. Ils ne diront pas que tu es un idiot. Ils glisseront que tu n'es pas le meilleur. J'aime être un observateur extérieur de la langue», explique Pedro Lenz.

Est-ce dans l'air du temps? Outre-Sarine, ce goût de l'oralité et du terroir séduit même les plus urbains. Il rappelle le succès des «troubadours» bernois qui chantaient en dialecte dans les cafés, comme feu Mani Matter. Mais Pedro Lenz ne se laisse pas réduire à une mode. «Je ne suis pas un fanatique du dialecte. D'ailleurs, j'apprécie peu qu'on m'érige en mascotte lorsqu'il est question de cela dans le cadre politique. J'aimerais surtout montrer que le dialecte ne confine pas à un réduit intellectuel.» L'auteur élève rarement la voix, mais on sent lorsqu'il est agacé. «Pourquoi devoir faire un choix entre bon allemand et dialecte? L'un et l'autre peuvent vivre côte à côte.» Silence. «Les Romands devraient être sensibilisés au suisse-allemand. Nous autres sommes bien astreints au français fédéral!» Eclats de rire.

Avec une nomination au Prix suisse du livre, le Prix Schiller 2011 et jusqu'à cinq lectures publiques programmées par semaine, le poète est acclamé par la critique. Même si d'aucuns ont ironisé sur ce succès: un livre en dialecte, c'est le cadeau idéal dans les chaumières alémaniques, même si ensuite il n'est jamais ouvert. Professeur de littérature à l'Université de Lausanne, Reto Sorg porte un regard nuancé: «Ses sessions de performance poetry, toutes imprégnées qu'elles sont de heimatgefühl, ce sentiment rassurant de chez-soi, m'ont parfois laissé sceptique. Je qualifierais cela de cabaret plus que de littérature. Son roman, en revanche, met en scène des personnages complexes et intéressants, et baigne dans une ironie qui dépasse le dialecte.»

Chez Pedro Lenz, né d'une mère espagnole, le dialecte fut longtemps chose à manier avec précaution. Durant les premières années, seul l'espagnol avait droit de cité à la maison. «Aujourd'hui encore, quand à Noël je parle bernois avec mon frère, ma mère rappelle en espagnol qu'ici «nous parlons chrétien.»

On sent aussi chez lui ce souci d'une intégration réussie, souvent observée chez les immigrés. «Je raconte les choses qui m'intéressent et la plupart du temps, ce sont celles qui parlent aux Suisses moyens», observe-t-il. Dans ses chroniques sportives publiées par plusieurs journaux, Pedro Lenz cultive l'ironie pour mettre en lumière, par exemple, le Robin des bois caché derrière le patron du FC Sion. «Je peux aussi t'expliquer pourquoi Didier Cuche, le vrai «Ovomaltine-Typ», fait davantage frissonner les Suisses que Roger Federer.»

A la fin du mois, Der Goalie bin ig, déjà disponible en italien, est attendu en... allemand, aux Editions Bilger. Le poète Raphaël Urweider, bernois lui aussi, s'est chargé de la traduction. Pedro Lenz en attend beaucoup: «Les traductions sont très importantes. Elles libèrent mon texte de toute accroche conservatrice.» Et le français? Une publication est promise pour 2013 par les Editions d'en bas. Leur directeur Jean Richard cherche la perle rare pour

relever ce défi: «Il faut un registre adéquat, pour ne pas tomber dans le kitsch. Un parler populaire romand qui soit servi par le rythme.» Chez Pedro Lenz, le langage est une alchimie subtile.

Der Goalie bin ig , Pedro Lenz, 2010, Ed. Der Gesunde Menschenversand, 183 pages.

---

## Neue Zürcher Zeitung

# Bundesräte dürfen weiterhin Mundart reden

Nationalrat spricht sich gegen drei Sprachen-Vorstösse aus

[Schweiz](#) Dienstag, 28. Februar 2012



Die Volksverbundenheit des Bundesrats soll sich bei seinen Auftritten auch künftig im Gebrauch der Mundart manifestieren (hier alt Bundesrat Samuel Schmid auf der Schulreise 2006 in Stäfa).Bild: Keystone/Schmidt

**Eine Landessprache als erste Fremdsprache in der Schule, mehr Hochdeutsch in den SRG-Medien und mehr Hochdeutsch bei Auftritten von Bundesräten: diese Vorschläge des Genfers Antonio Hodgers findet eine Mehrheit des Nationalrats nicht nötig.**

sda Schweizer Schüler sollen als erste Fremdsprache nicht eine Landessprache lernen müssen. Das entschied der Nationalrat mit 99 zu 66 Stimmen und 13 Enthaltungen.

Die grosse Kammer gab der parlamentarischen Initiative von Antonio Hodgers (Grüne, Genf) am Dienstag keine Folge. Hodgers hatte eine Änderung des Sprachengesetzes verlangt und dies damit begründet, dass mehrere Deutschschweizer Kantone das Englische gegenüber den Landessprachen bevorzugten.

Den Schülern werde damit vermittelt, dass die internationale Wirtschaftssprache wichtiger sei als eine Sprache ihrer Landsleute. Deutschschweizer und Romands würden dazu gebracht, sich auf Englisch zu unterhalten.

«Thema nicht neu aufgreifen»

Felix Müri (svp., Luzern) hielt als Mehrheits Sprecher der Kommission für Wissenschaft, Bildung und Kultur (WBK) fest, dass sich im Parlament eine Landessprache als erste Fremdsprache nicht habe durchsetzen können. Nach dem Inkrafttreten des HarmoS-Konkordates der Kantone wolle die WBK das Thema nicht neu aufgreifen.

Hodgers hatte zum Thema Mundart in der Deutschschweiz noch zwei weitere parlamentarische Initiativen eingereicht, die der Rat aber ebenfalls nicht weiterverfolgen wollte. Mit 116 gegen 46 Stimmen und 21 Enthaltungen lehnte der Rat Hodgers' Vorschlag für mehr Hochdeutsch in den Deutschschweizer SRG-Medien ab.

«Mundart ist die Sprache des Herzens»

Der Genfer verlangte, dass Informations- und Diskussionssendungen sowie Sendungen, die der Vermittlung von Wissen dienen, in Hochdeutsch gehalten werden sollten. Die Mehrheit der WBK hielt dagegen, dass Mundart die Muttersprache und Sprache des Herzens der Deutschschweizerinnen und Deutschschweizer sei.

Deshalb sei es sinnvoll, in identitätsstiftenden Sendungen Mundart zu sprechen, sagte Sprecherin Kathy Riklin (cvp., Zürich). Die Mehrheit der WBK sei der Meinung, dass Vorschriften in Hodgers' Sinn kaum griffiger wäre als die heutigen Vorgaben. Doch vor allem Romands in der WBK hatten das Anliegen unterstützt, um ein Zeichen zu setzen.

In der dritten Parlamentarischen Initiative forderte Hodgers, dass die Mitglieder des Bundesrates vor breitem Publikum in einer Amtssprache sprechen müssten. Ausnahmen wollte er für Auftritte in internationalem Umfeld oder auch für eine Bundesfeier in einem Deutschschweizer Dorf zulassen.

## Hochdeutsch als zweitrangige Sprache?

Immer öfter sprächen Bundesrätinnen oder Bundesräte an öffentlichen Veranstaltungen Dialekt. Damit werde der Eindruck vermittelt, dass das Hochdeutsche eine zweitrangige Sprache sei. Diesem Vorstoss gab der Nationalrat mit 149 gegen 24 Stimmen keine Folge.

Hodgers hatte sich im Zusammenhang mit den Deutschschweizer Dialekten schon früher exponiert. In Zeitungsartikeln hatte er vor rund zwei Jahren das Erstarken der Mundart kritisiert und mehr Hochdeutsch gefordert. Er sah den nationalen Zusammenhalt gefährdet.



Langues nationales

# Le «bon allemand» ne sera pas obligatoire au Conseil fédéral

Mis à jour le 28.02.2012 [21 Commentaires](#)

**Les médias alémaniques et les conseillers fédéraux ne seront pas forcés de parler «bon allemand». Le Conseil national a refusé mardi de donner suite à plusieurs initiatives parlementaires d'Antonio Hodgers (Verts/GE).**



Les Conseillers fédéraux et les médias suisses allemands ne seront pas obligés de se plonger dans la langue de Goethe. Image: Keystone

Le premier texte, rejeté par 116 voix contre 46, voulait imposer la langue standard pour les émissions d'information, de débat et scientifiques. Pour Antonio Hodgers, qui s'est inquiété que le suisse allemand soit devenu une langue de pouvoir dans l'économie, la politique, les sciences et les médias, il en va de la cohésion nationale et la compréhension mutuelle.

## Le pouvoir du dialecte

«Plus le dialecte prendra de place dans le pouvoir, plus les Romands et les Tessinois en seront exclus», a-t-il lancé, regrettant que la majorité des programmes de la SSR soient diffusés en dialecte. Une option justifiable, au yeux du Genevois, pour le divertissement, la culture et le sport mais pas pour les informations et la science.

Cette vision des choses n'est pas celle des Suisses alémaniques dont le dialecte est la véritable langue maternelle, a répliqué Kathy Riklin (PDC/ZH). Actuellement, dans les émissions importantes pouvant intéresser au-delà des frontières linguistiques, l'allemand est déjà la règle, a-t-elle rappelé. Mais le suisse allemand est aussi important pour la SSR afin qu'elle se distingue de la concurrence allemande.

Le National n'a pas voulu non plus imposer le «bon allemand» aux conseillers fédéraux lorsqu'ils s'expriment devant une large audience, comme ils le faisaient il y a 20 ou 30 ans, selon Antonio Hodgers. L'initiative a été rejetée par 149 voix contre 24.

Dans la foulée, le National a aussi refusé par 99 voix contre 66 de donner suite à une autre initiative du Genevois qui voulait que la priorité soit donnée aux langues nationales dans l'enseignement scolaire et pas à l'anglais. Le débat a déjà été mené, a rappelé Josiane Aubert (PS/VD): la loi assure une formation dans l'une des langues nationales même si elle n'est pas la première à être enseignée. (ats/Newsnet)

## Il buon tedesco non è un obbligo

### Media e Governo devono potersi esprimere in dialetto



Tre iniziative del deputato ecologista ginevrino Antonio Hodggers sul tema delle lingue non hanno trovato seguito oggi in Consiglio nazionale.

#### "Il dialetto è la vera lingua materna"

Trasmissioni di informazione e dibattiti devono essere tenuti in buon tedesco, chiedeva la prima, respinta con 116 voti contro 46. "Più il dialetto verrà parlato nella cerchia del potere e più ticinesi e romandi si sentiranno esclusi", aveva argomentato Hodggers. "Ma è il dialetto la vera lingua materna" nella Svizzera tedesca, gli ha replicato Kathy Riklin (PPD/ZH), e la Camera del popolo le ha dato ragione.

Hodggers non ha avuto maggior fortuna (149 voti contro 26) quando ha auspicato che i consiglieri federali adottassero l'idioma di Goethe parlando davanti ad ampie platee.

#### A scuola si insegni pure prima l'inglese

Non l'ha spuntata, infine, nemmeno nella difesa della priorità alla seconda lingua nazionale rispetto all'inglese nelle scuole. Per la vodese Josiane Aubert, la legge già assicura che una seconda lingua ufficiale sia insegnata, anche se non necessariamente per prima. Il promotore della proposta temeva invece che romandi e svizzerotedeschi si trovino presto a comunicare fra loro in una lingua che non sia fra quelle proprie della Svizzera.

[www.tio.ch](http://www.tio.ch)

Ticino

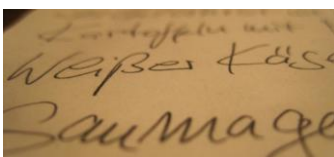
Notizia del 29/02/2012

SVIZZERA / TICINO

## Svizzero-tedesco, "un dialetto che ci rende la vita più difficile"

Torna d'attualità il dibattito sul rapporto tra le comunità linguistiche in Svizzera dopo il voto di ieri in parlamento. Il parere dei consiglieri nazionali Fulvio Pelli e Ignazio Cassis

di p.d'a.



BERNA – Ieri il Consigliere nazionale Ignazio Cassis ha disobbedito al suo partito. E' stato tra i quarantasei parlamentari che hanno votato a favore di un'iniziativa bocciata dal parlamento, promossa da un deputato dei Verdi, Antonio Hodggers, che voleva imporre la lingua tedesca standard alle trasmissioni di informazione e ai dibattiti scientifici. "Più dialetto verrà parlato nelle zone di potere, più i romandi e i ticinesi saranno esclusi", ha affermato il ginevrino. E Cassis, da buon ticinese, ha sfidato i suoi colleghi di partito, che lo hanno addirittura redarguito per aver votato contro la posizione del suo PLR: "Purtroppo ha prevalso la posizione di partito e non l'appartenenza linguistico-geografica. Sul tema delle lingue il mio è stato un voto di solidarietà e per lanciare un

segnale". Come Cassis, anche il presidente del PLR svizzero Fulvio Pelli, che ieri non ha potuto essere presente alla votazione, avrebbe votato a favore, spiegando, analogamente al suo collega ticinese, della necessità di lanciare "un segnale utile".

La fortuna del giovane Hodgers - Il dibattito sulle lingue è tornato di attualità grazie a Hodgers, giovane deputato ginevrino, che negli ultimi anni è riuscito a ritagliarsi una certa notorietà in Svizzera (e fortuna politica), proprio grazie alla sua richiesta agli svizzeri tedeschi di parlare il tedesco standard, per facilitare la vita a romandi e svizzeri italiani.

Un dialetto parlato sempre, anche in televisione - Il dialetto svizzero-tedesco, appartenente alla variante tedesca dell'alemanno e che dal Medioevo ha mantenuto praticamente invariata la sua forma, si è imposto in tutti gli ambiti d'uso quotidiano. Tanto che, anche in trasmissioni di respiro nazionale, come per esempio nella trasmissione televisiva della Televisione Svizzera (SF) "Arena", il dialetto predomina nettamente sulla lingua tedesca scritta. Fulvio Pelli, spesso ospite televisivo di trasmissioni in cui si deve confrontare con una platea di parlanti in alemanno, nonostante la sua perfetta padronanza della lingua tedesca, ammette che "la comprensione del dialetto risulta più difficile rispetto al buon tedesco, per chi non ha come lingua madre lo svizzero-tedesco". Pelli sottintende che sia giusto, quando ci si trova a dover parlare agli svizzeri, (che non sono solo gli svizzero-tedeschi), l'uso dell'Alto Tedesco: "E' una forma di rispetto che dovrebbero applicare senza bisogno di dirglielo. A loro sembra facile, ma la loro è una lingua complessa e non codificata. Una lingua non scritta e che non è uguale dappertutto. Due inconvenienti che non abbiamo scelto noi, ma loro e che, quindi, rende il lavoro degli altri più complesso". Ignazio Cassis ad Arena è stato ospite tre volte e parla della sua esperienza: "Mi dà fastidio. Io capisco perfettamente il dialetto svizzero-tedesco, ma di principio ad Arena parlo l'Alto tedesco e questo mi fa sentire straniero, analogamente agli ospiti germanici, che capiscono il dialetto e rispondono in tedesco. La sensazione è che si venga a creare una barriera che separa il diverso da coloro che appartengono, invece, alla comunità locale".

**Dimenticata una vecchia regola svizzera** - Eppure non sono pochi gli svizzeri-tedeschi che giustificano il loro rivolgersi in dialetto anche con romandi e ticinesi proprio per evitare di fare sentire questi ultimi stranieri e quindi non svizzeri. Secondo Fulvio Pelli questa è semplicemente una scusa: "Da parte nostra ritengo sia giusto impegnarci per capirli, come loro dovrebbero darsi la pena di capire noi. Una vecchia regola svizzera che, purtroppo, si applica sempre meno".

**La sensibilità di Ignazio Cassis** - "Che ci sia un problema di coabitazione, sensibilità alle lingue e alle culture che esse veicolano è una grande verità" commenta Ignazio Cassis. "Fino a una decina di anni fa, quando venivo a Berna da medico cantonale, ero molto meno sensibile sulla questione lingua. Quando si doveva decidere se produrre o meno un documento in versione italiana, consapevoli che si sarebbe dovuto spendere quattromila franchi, il più delle volte si lasciava perdere per ragioni di costi. Oggi, invece, sono diventato più intransigente e pretendo la versione in italiano, perché voglio fare capire agli svizzeri-tedeschi che sì, il costo è di quattromila franchi, ma questo è il prezzo da pagare, perché nel paese dove vivono si parla anche l'italiano".

**"Sarebbe già bello che gli svizzeri capissero il francese"** - Un paese in cui, fino a qualche anno fa, la lingua franca era il francese. Oggi capita sempre più spesso che fra svizzeri, per potersi capire, si parli l'inglese. "Sarebbe già bello che gli svizzeri-tedeschi capissero il francese" – commenta con un pizzico d'ironia Fulvio Pelli – "ma non è il caso per tutti, nemmeno in parlamento".

**L'inglese per adeguarci al mondo** - Ed è per questo che il presidente del PLR nazionale ritiene sia giusto che i ticinesi migliorino le loro conoscenze della lingua inglese: "noi dobbiamo imparare, se vogliamo veramente integrarci nel mondo svizzero le lingue nazionali e nel mondo l'inglese. Non si scappa. Perché oggi se trattiamo con l'Asia e il Sudamerica che parliamo? Il francese?"

**Basta con l'ipocrisia delle tre lingue a Berna** - Il mondo cambia e noi dobbiamo stare al passo coi tempi, è vero. Ignazio Cassis, tuttavia, ritiene fondamentale la difesa dell'italiano in Svizzera: "Sono diventato intransigente su questo punto perché mi sono accorto che stiamo correndo il pericolo di scomparire. Diventiamo semplicemente inesistenti, destinati a ridurci a un fenomeno folkloristico. Sinceramente non sopporto più l'ipocrisia delle tre lingue

a Berna. Mi dà i nervi. Ed è per questo che ho molta simpatia, di principio, per tutti quelli che sollevano questo problema. La mia sensazione è che in Svizzera si continui a decantare il plurilinguismo, la capacità di convivenza tra culture, l'attenzione per le minoranze. Tutte bellissime cose che poi, nella realtà, invece, non trovano più riscontro”.



## Schwizerdütsch lingua nazionale

di ROCCO BIANCHI - Quali sono realmente le lingue nazionali in Svizzera? La Costituzione federale dice tedesco, francese, italiano e romancio; la prassi attuale (non la tradizione, ch  solo negli ultimi venti, trent'anni anni si   riscontrata questa sostituzione) dice romancio, italiano, francese e svizzero-tedesco.

Luned  il Consiglio nazionale, bocciando con maggioranze nettissime (UDC, PLR, PPD e Verdi liberali contro Verdi e PS – Lega astenuta; gli altri ticinesi, a parte Rusconi, con la minoranza) due diverse mozioni dell'ecologista ginevrino Antonio Hodgers, ha sancito ufficialmente, senza interpellare n  popolo n  cantoni, un cambiamento costituzionale: la prima lingua nazionale   lo svizzero-tedesco.

Hodgers ha chiesto cose che, di primo acchito, almeno per noi minoranze linguistiche sembrerebbero scontate: che i consiglieri federali e il/la cancelliere/a della Confederazione, ossia le pi  alte cariche politiche e di conseguenza simboliche di questa «Willensnation», e che i media elettronici quando trattano temi nazionali o generali, come informazione e dibattiti scientifici, usino il buon tedesco (Hochdeutsch). Il fine dell'autore delle mozioni era rinforzare la coesione linguistica del Paese, riaffermando nel contempo il carattere federalistico e, appunto, di «Willensnation» della nostra nazione.

Gi , perch    ben ericordare che la scelta di inserire il tedesco, non lo svizzero-tedesco, nella Costituzione federale come lingua nazionale   stata fatta non dai romandi o dagli italofoeni, ma dagli stessi svizzero-tedeschi e poi, solo poi, avallata dal popolo e dai cantoni.

Non per nulla, come si   accennato in precedenza, l'uso generalizzato dello svizzero-tedesco al di fuori degli ambiti colloquiali e famigliari - ultimamente comincia pure a essere scritto -   prassi recente, non tradizione. Fino a venti o trent'anni fa infatti a nessun consigliere federale sarebbe mai venuto in mente di esprimersi in dialetto durante una manifestazione ufficiale, neppure se si fosse trovato in un paesino dell'Oberland bernese o di Apenzello. N  tantomeno l'avrebbe fatto nel corso di una trasmissione della DRS, ch  allora la stragrande maggioranza dei programmi radiotelevisivi, telecronache sportive comprese, erano in buon tedesco.

Strano Paese, la Svizzera: piccolo e con quattro lingue nazionali. Eppure, malgrado ci  si deve depositare un atto parlamentare per chiedere l'evidenza, ossia che le massime autorit  civili si esprimano sempre in una di queste, e bisogna pure farselo bocciare per scoprire che la vera lingua nazionale non si trova tra quelle citate nella Costituzione.

In questo senso la decisione del Nazionale ha comunque un pregio, quello di interpretare la disposizione in vigore alla SSR, che imporrebbe di usare le lingue nazionali quando le trasmissioni interessano un pubblico sovraregionale o internazionale (praticamente nessuna, ch  pure le previsioni del tempo della Svizzera oggi sono in dialetto!), ma soprattutto di chiarire i rapporti di forza tra le varie comunit  linguistiche del Paese. Perch  la lingua, e la conseguente gestione dell'informazione e della comunicazione,   potere – nella politica, nel lavoro e nei media. I nostri padri fondatori l'avevano capito, e non per nulla la Confederazione si   costruita anche attorno a un plurilinguismo che coopta le minoranze per formare uno spazio federale il pi  possibile unitario pur nella sua disomogeneit . Oggi tuttavia la lenta ma costante erosione della lingua nazionale a favore del dialetto sta mettendo in crisi questo modello. Chiedere alle minoranze latine di apprendere una lingua che poi non possono usare se non raramente nella vita quotidiana, significa infatti escluderle.

Rocco Bianchi

## Un spectacle en dialecte alémanique joué par un francophone

Le pari de l'humoriste romand Carlos Henriquez, qui a entamé sa tournée vendredi soir à Bienne, semble un peu fou. La démarche avait bien fonctionné pour Emile, Alémanique qui donnait des spectacles en français, et qui a d'ailleurs coaché Carlos Henriquez pour son one man show, intitulé: "I bi nüt vo hie". L'interview de Carlos Henriquez par Alexandra Richard.

<http://www.rts.ch/audio/la-1ere/programmes/le-12h30/3810072-un-spectacle-en-dialecte-alemanique-joue-par-un-francophone-03-03-2012.html?f=player/popup#/la-1ere/programmes/le-12h30/3810072-un-spectacle-en-dialecte-alemanique-joue-par-un-francophone-03-03-2012.html>

---

## Marco Romano e il complesso degli svizzero-tedeschi: "Il mio prossimo intervento sarà in dialetto ticinese"

Bilancio a 3 mesi dall'ingresso in Parlamento. "Ammirazione per Eveline Widmer-Schlumpf"

di Andrea Stern



BERNA – Sembra ieri, ma dall'elezione forse più rocambolesca della storia elvetica sono passati già 100 giorni. Risale infatti allo scorso 25 novembre il sorteggio fraticida in casa PPD e al 5 dicembre, esattamente tre mesi fa, il giuramento dei neoeletti a Berna. È quindi tempo di raccogliere le impressioni dei novelli consiglieri nazionali e stilare un primo bilancio, della loro attività e di quella del Parlamento. Per farlo cominciamo dal più giovane dei neoeletti ticinesi, **Marco Romano**, 29 anni, che neanche 6 anni fa lasciava Berna fresco di laurea e oggi ci torna, ma tra i grandi, a Palazzo federale.

### Marco Romano, quali sono le sue prime impressioni del Parlamento?

“Sicuramente positive, sia da un punto di vista personale che come esperienza di gruppo. Qui non si bada ai fronzoli ma si va veramente al sodo. Credo che ci siano le premesse per lavorare bene.”

### Settimana scorsa si è acceso il dibattito sull'uso dello schwizerdütsch. Secondo lei il dialetto svizzero-tedesco rappresenta un problema, almeno in Parlamento? Lei lo parla?

“Io lo parlucchio. Quando lo parlo si vede che non sono svizzero-tedesco, ma mi faccio capire. Però quanto successo l'altro giorno è estremamente grave, a mio giudizio. Il Parlamento ha votato contro una problematica, che era stata sollevata sì in maniera un po' particolare, ma correttamente. La prossima volta che dovrò prendere la parola lo farò in dialetto ticinese, almeno i primi minuti. Se il loro dialetto è utilizzato come lingua nazionale, anche il nostro deve esserlo. Anche se poi tra noi ticinesi dovremmo anche metterci d'accordo su quale dei dialetti...”

### Per questo anche loro...

“Esatto. Loro devono capire che lo schwizerdütsch è un idioma locale, che fa parte della loro tradizione e che va tenuto vivo, ma che ci sono delle istituzioni e che la Costituzione dice che le lingue sono 4: queste sono le lingue nazionali. Bisogna fare attenzione a non mischiare tradizione e cultura con l'ufficialità. A me sembra ovvio che un consigliere federale si debba esprimere in una delle lingue nazionali, nemmeno l'inglese lo accetterei. Lo stesso vale per le trasmissioni televisive su tematiche nazionali, ma anche per lo sport. Non ho mai sentito Giampaolo

Giannoni commentare una partita dell'Ambri in dialetto..."

### Non crede che la loro sia una reazione alla "invasione tedesca"?

"Chiaro che loro hanno un complesso, l'ho già percepito più di una volta. Si devono distinguere dai tedeschi. Ma mi sembra un segno di estrema debolezza." (...)

RSI RETE  
UNO

## Lo "Schwitzerdütsch", una lingua per escludere

i ticinesi e i romandi o un dialetto del cuore per sentirsi più svizzeri?

Millevoci, mercoledì 7 marzo 2012, ore 11:10 di Antonio Bolzani



Sulla scia del dibattito innescato dalle iniziative rifiutate la settimana scorsa dal Consiglio Nazionale, iniziative che volevano imporre il buon tedesco nelle trasmissioni di informazione, d'attualità e di approfondimento e ai dibattiti scientifici e che volevano obbligare i consiglieri federali ad esprimersi in "Hochdeutsch" quando si presentano davanti ad ampie platee, l'edizione di Millevoci darà spazio alla dirompente forza e all'accentuato dominio del dialetto svizzero-tedesco, una lingua che di fatto esclude sempre di più dal potere la Romandia e la Svizzera italiana. Secondo voi sono gli svizzeri tedeschi che non comprendono le ragioni, le esigenze e i diritti dei loro connazionali o sono le minoranze linguistiche che dovrebbero fare uno sforzo per comprenderli e per assecondarli, imparando magari lo "Schwitzerdütsch"? Come possiamo fare per capirci e per comunicare in una nazione multiculturale ma che di fatto non lascia molti margini di manovra e d'ascolto alle lingue minoritarie? È ipotizzabile uno scenario futuro che vede l'inglese come possibile quinta lingua nazionale per andare incontro alle richieste di tutti? A questi e ad altri interrogativi risponderanno i vari ospiti di Millevoci che animeranno un tema sul quale oramai si discute da diverso tempo, una discussione nella quale le posizioni sono spesso molto differenti, contrapposte e inconciliabili. Con **Stefano Vassere**, **Renato Martinoni**, **Mauro Dell'Ambrogio**, **Pier Rusconi**, **Tito Schumacher** e **Filippo Lombardi**.

LeMatin

DOSSIER: LES APPLIS À NE PAS MANQUER

## Un Shazam pour reconnaître les dialectes suisses allemands

APPLICATION

**Une appli capable de différencier les accents alémaniques cartonne sur l'App Store helvétique.**

Par Simon Koch. Mis à jour le 19.04.2012



L'application qui reconnaît à l'oreille le bernois, l'appenzellois et autre zurichois talonne en Suisse «Angry Birds Space» et «Draw Something».

Une application étonnante s'est hissée à la 3e place des téléchargements payants pour iPhone cette semaine sur l'App Store suisse: «Chochichästli Orakel». Derrière ce terme aux sonorités exotiques ne se cache pas un RPG coréen, mais une appli suisse. Alémanique de surcroît.



Comme l'application Shazam, qui analyse le fond sonore pour retrouver le titre d'une chanson, «Chochichästli Orakel» promet de deviner le lieu d'origine d'un locuteur suisse allemand rien qu'en l'entendant parler. Il suffit de dire quelques mots de dialecte à son iPhone, et hop, le tour est joué. La précision peut être améliorée, mais le résultat semble plutôt satisfaisant à en juger par les commentaires des utilisateurs.

Reste à voir maintenant si «Chochichästli Orakel» passera le rideau de rösti? Face à la multiplicité des dialectes alémaniques, même les Romands les mieux intentionnés y perdent leur latin.



## Schweizer Dialekte 24. April 2012

Text: Jost Auf der Maur Illustrationen: Anja Denz

**Die Schweizer Mundart spriesst kräftig wie eh und je. Mit schöpferischer Kraft bereichert sie seit Jahrhunderten auch das Hochdeutsche. Eine vergnügliche Spritztour durch die Welt unserer Dialekte.**

«Dialekt» bedeutet ursprünglich: miteinander reden. «Dialäckt», sagen wir, dass es nur noch so kracht hinten beim Halszäpfli. Und fühlen uns ganz daheim. Obschon das Wort «Dialekt» natürlich ein Fremdwort ist. Gar nichts Deutschschweizerisches, sondern internationales Altgriechisch sozusagen. Kein Problem. Wir verstehen es, nehmen es in den Mund, sprechen es aus. Auch im «Dialäckt». Wir haben das Wort aufgenommen und längst eingebürgert.

Unser Wortschatz ist gerappelt voll von Wörtern, die im Lauf der Geschichte angeschwemmt worden sind. Vor tausend Jahren oder gestern erst. Wie Holzstücke, die der Fluss ans Ufer spült. Dort lassen wir sie eine Zeit lang liegen, lassen sie trocknen. Dann legen wir sie in unser Sprachfeuer, und sie wärmen uns genauso wie die andern, die eigenen. Dazu liesse sich sagen: «Sapperlot!», wie das ältere Menschen in der Deutschschweiz heute noch tun. Den Ausruf haben uns die Franzosen eingetragen («sacré nom de Dieu!»), der Begriff hat sich beim Trocknen an unserem Sprachufer akustisch einfach ein bisschen verbogen. Jüngere Menschen sagen anstatt «sapperlot» vielleicht lieber «Tschises!». Das ist ursprünglich Aramäisch und als englisch eingefärbter «Jesus» vergleichsweise neu bei uns, noch nicht ganz trocken quasi, brennt aber durchaus hell.

Wir reden mit Worten, die uns in den Mund gelegt werden, zuerst von der Mutter und dem Vater. Worte gehen in uns ein, werden zu eigenen. Es ist unsere wunderbare Fähigkeit, Worte zu suchen und die richtigen zu finden, um sie miteinander zu teilen. Worte mitteilen, unter denen wir dasselbe verstehen. So begreifen wir uns gegenseitig und die Welt, ein Stück weit wenigstens.

### Und draussen war der Zahn

Doch was passiert, wenn da jemand kommt und unsere eigenen Worte nicht ganz genau so verwendet, wie wir es gewohnt sind? Das führt schnell zum Missverständnis, zur Verständnislosigkeit, zur Erhitzung der Gemüter, zum Streit, zum Sprachkrieg gar. Ein falsches Wort kann ins Auge gehen, in den falschen Hals geraten, und dann wird auf den Zahn gefühlt.

Zum Beispiel war da die Sache mit dem Ei. Kann mit diesem schönen ultrakurzen Wort «Ei» etwas schiefgehen? Nein, sollte man meinen. Doch! Ein eher kuriozes Beispiel aus der Ostschweiz des Jahres 1965 zeigt es.

Das Ei. Die Eier. Einzahl und Mehrzahl. Alles klar in der Schriftsprache. Als aber auf dem Pausenplatz des Primarschulhauses in St. Georgen in St. Gallen einer in seinem hellen Ostschweizer Dialekt sagte: «I ess eis Eier», rauchte der Zunder. Wäre ja gelacht, dass da einer kommen kann und aus einem einzigen Ei schon eine Mehrzahl macht. Der hat nicht alle Tassen im Schrank; sauber gesprochen heisst es doch: «Drü mol eis Ei sind drü Eier», und damit basta.

Der andere Junge aber sagte: «Glich säg i «eis Eier».» Ah, der wollte provozieren und sich mit dem hier Schreibenden anlegen. Das konnte er gleich haben, und zwar faustdick. Links angetäuscht und dann die Rechte – draussen war der Zahn. Das hatte er nun für sein nervendes «Eier».

### «Nicht hölzerner als du»

Die Untersuchung des ungeheuerlichen Vorfalles mit Einvernahme aller Beteiligten durch den Lehrkörper und

besorgte Eltern ergab dann, dass Gewalt auf dem Pausenplatz geherrscht haben musste und nun in einem Kindermund für alle gut sichtbar eine Zahnschaufel fehlte. Die Spurensicherung funktionierte recht gut. Nur bei der Klärung des Motivs stiessen die Erwachsenen an Grenzen. Sprachgrenzen. Es ging um Eier. Um ein Eier sozusagen. Sie schauten sich verwundert an. Und der Schreibende, dessen Eltern aus der Innerschweiz stammten, musste sich belehren lassen, dass für Ur-St.-Galler beim Ei die Einzahl wie die Mehrzahl lautet.

Wir haben den Vorteil, viele verschiedene Deutsch zu verstehen, wenngleich wir nur wenige davon selber sprechen. Wir sprechen muttersprachlichen Dialekt und ein Schweizerhochdeutsch. Doch obschon die Sprachweite zwischen einer Angela Merkel und Pirmin Zurbriggen ganz erheblich ist und die beiden sich aus ihrem angestammten Wortschatz auf Anhieb nicht flüssig verständigen könnten, sind beide Idiome für Deutschschweizer fast ohne Einschränkung zu entziffern.

Das ist doch prima. Wir haben zwar einen kleinen Komplex, wenn Deutsche ihr für unsere Ohren geschliffenes Hochdeutsch ohne Anstrengung auf uns loslassen. Dagegen kommen wir – so meinen wir – mit unserem tannigen Schweizerhochdeutsch nicht an. Pedro Lenz, der Schweizer Mundart-Schriftsteller aus Bern, sagte kürzlich dazu: «Wenn ich mit Angela Merkel ein öffentliches Gespräch führen müsste, würde ich darauf bestehen, dass ich Mundart sprechen kann und dass das übersetzt wird. Weil ich zeigen möchte: <Ich bin nicht hölzerner als du.>»

### **Dialekt als Kunst**

Der gleiche Pedro Lenz aber, der unter anderem mit seinen «Morgengeschichten» für Radio DRS bekannt geworden ist, hat mit Erfolg seinen ersten Roman geschrieben. «In gesprochener Sprache», wie er sagt. Der Titel «Der Goalie bin ig» ist bereits in der vierten Auflage erschienen. Um dem abwertenden Urteil zu entgehen, sein Roman habe nur dank des warmen, vertrauten Dialekts ein so gutes Echo gefunden, hat er nun «Der Goalie bin ig» übersetzen lassen. In die hochdeutsche Sprache. «Der Keeper bin ich» zeigt, dass die für uns warm wirkende Klangfarbe fast ganz verschwunden ist, dass aber die Geschichte nichts von ihrer literarischen Kraft verloren hat. «Geschicht vehebt», ihre Eindringlichkeit hat Bestand, die künstlerische Leistung setzt sich durch.

Ein Lesebeispiel:

«Seit ich aus Schummertal weg bin, geht es eher wieder bergab mit mir. Nicht schlimm, und doch ist es unbestreitbar. Ich war nie einer, der sich einbildet, ein neuer Ort mache einen neuen Menschen aus einem. Aber man muss den Tatsachen ins Auge schauen. Dort, wo ich weg bin, vermisst mich keiner und dort, wo ich mich jetzt rumtreibe, hat keiner auf mich gewartet. Das sind Realitäten, jawohl.»

«Sit i vo Schummertau wägg bi, geits ender wieder ds Loch ab mitmer. Es isch nid so schlimm und gliich isches eso. I bi nie dä gsi, wosech iibüudet, e nöien Ort miech e nöie Mönch us eim. Aber me mues de Tatsache i ds Oug luege. Dört woni wägg bi, vermisst mi niemer und dört woni mi jetzt umetriibe, het niemer uf mi gwartet. Voilà, das si d Realitäte.»

Es ist sofort spürbar, dass beide Texten in sich atmosphärisch stimmen und die Aussage klar bleibt. Wir Deutschschweizer sind im Vorteil, beide Texte lesen und verstehen zu können, wenn auch die Mundart vorerst ungewohnt wirkt. Der grosse Schweizer Sprachgelehrte Peter von Matt meint dazu: «Deutsche Literatur ist nicht die Literatur der Deutschen, sondern die Literatur jener Menschen, die deutsch sprechen, so wie wir.» Wir brauchen uns nichts einzubilden auf unseren Dialekt. Jeder hat seine Mundart, und sei sie Hochdeutsch. Jedoch ist ein bisschen Freude angebracht an unseren Sprach-Möglichkeiten. Das ist die bessere Form von Selbstbewusstsein als eine Vorschrift für die Kindergarten-Lehrerschaft, kein Hochdeutsch mehr zu sprechen.

Gesundes Sprachbewusstsein ist angebracht, weil wir einer der grossen Kultursprachen angehören. Das zeigt das folgende kleine Beispiel: Der grösste deutschsprachige Taschenbuch-Verlag ist Reclam. Die seit dem Zweiten Weltkrieg von Reclam am häufigsten verkauften drei Werke sind: «Wilhelm Tell» von Friedrich Schiller, «Faust I» von Johann Wolfgang von Goethe, und dann kommt bereits «unser» Gottfried Keller mit seinem «Romeo und Julia auf dem Dorfe». Wir brauchen uns nicht zu verstecken, wenn wir den Dialekt verlassen und uns der Hochsprache bedienen, auch schriftlich.

Das Schweizerhochdeutsch ist eine eigene Sprache, ist unsere Sprache. Dabei ist sie nur wenig verschieden vom reinen Hochdeutsch, aber schnell erkennbar an ihren «Helvetismen». Im korrekten Schweizerhochdeutsch gibt es etwa den Estrich (Hochdeutsch: Dachboden), das Tram (Strassenbahn), das Billet (Fahrkarte), das Wischen (Kehren), das Kehren (Wenden) oder das Velo (Fahrrad). Und «die Schweiz anerkennt Montenegro», aber die «Bundesrepublik erkennt Montenegro an».

### **Eine vornehme Aufgabe**

Peter von Matt sagte kürzlich in einem Gespräch mit Pedro Lenz über seine Studierenden: «Man darf ja nicht meinen, dass die Schweizer ein schlechteres Deutsch schreiben als die Deutschen.» Die Seminararbeiten der Studierenden aus Deutschland sind nicht besser geschrieben. Sie enthalten auch nicht weniger Fehler, es sind einfach andere. Entscheidend ist, dass wir uns verständlich machen können.

Klugerweise etwa gegenüber den Freunden im Tessin und der Romandie, die mit unseren Dialekten selbstredend ihre Mühe haben. Die Brücke ist das Schweizerhochdeutsch. Das gilt genauso für die zahlreichen Einwohner und Touristen aus Deutschland. Wer mit diesen Menschen aus Knorzigkeit oder falschem Stolz «Dialäckt» spricht, will seine Worte nicht teilen, sich nicht mitteilen.

Wir befinden uns an der Schnittstelle von drei europäischen Kulturräumen (Deutschland und Österreich, Italien, Frankreich). Die Vielfalt zu pflegen, ist eine vornehme Aufgabe. Da bleibt auch für unsere Dialekte immer noch genug Platz: Sich an ihnen zu erfreuen, ist zurzeit auch in der Schweizerischen Nationalbibliothek in Bern möglich. Da sind sie ausgestellt, zu hören, und wer will, kann mit ihnen spielen.

---

**Le Figaro.fr**

## La Suisse gagnée par la guerre des langues

Par  Marie Maurisse | Mis à jour le 16/05/2012 à 23:49 | publié le 16/05/2012 à 17:17 [Réactions](#) (21)



Le Parlement suisse a décidé d'autoriser les députés à parler dans leur dialecte sous la Coupole.

Crédits photo : PASCAL LAUENER/AFP

**Les francophones ont du mal avec le suisse allemand, parlé par 70 % de la population.**

Les députés suisses doivent-ils obligatoirement s'exprimer en «bon allemand», afin de mieux se faire comprendre de leurs collègues francophones et italophones? Non, a répondu le Parlement helvète fin février, autorisant les politiciens à parler dans leur dialecte sous la Coupole.

L'élu Vert Antonio Hodgers, à l'origine de la proposition, s'avoue déçu. «Nous, francophones, mettons des années à apprendre la langue de Goethe, explique le Genevois. Mais au final, cela ne nous sert à rien: les Bernois ou les Bâlois parlent une langue tout à fait différente!» Une langue où l'on roule les «r» et où l'on dit «Grüezi» au lieu de «Guten Tag», pour dire bonjour.

C'est l'une des spécificités de la Suisse: environ 70% des habitants s'expriment en suisse allemand, un dialecte utilisé exclusivement à l'oral et qui diffère selon les cantons. Pour communiquer avec leurs compatriotes romands ou tessinois, ils apprennent tous le hochdeutsch (bon allemand), qui est l'une des trois langues nationales avec le français et l'italien. Mais depuis quelques années, relèvent des spécialistes, les Alémaniques rechignent à employer la langue allemande officielle. «De plus en plus d'émissions télévisées se tournent en dialecte, relève José Ribeaud, auteur de l'ouvrage *La Suisse plurilingue se dégingue*(1). Il y a deux ans, la présidente de la Confédération a prononcé son discours de la fête nationale en suisse allemand. C'est un repli identitaire. Je respecte un peuple qui veut faire vivre son idiome, mais celui-ci ne doit pas devenir discriminatoire. Je crains qu'on ne s'achemine vers la situation belge et qu'un jour, on oublie pourquoi on vit ensemble.»

### Renforcer la cohésion nationale

D'où viennent ces crispations? L'immigration allemande dans le nord du pays - ils sont plus de 260.000 à vivre en Suisse - pourrait expliquer un recours accru au dialecte de la part des Helvètes, qui voudraient se démarquer des nouveaux arrivants. En outre, après avoir été quasiment abandonné au début du XXe siècle, le suisse allemand est désormais formalisé dans des méthodes et de plus en plus utilisé à l'écrit par la jeune génération, par e-mail ou messages courts.

La portée politique du sujet n'a pas échappé à l'Union démocratique du Centre (UDC), le premier parti de Suisse, qui a fait voter l'année dernière à Zürich une initiative contraignant les employées des crèches à parler suisse allemand avec les enfants. Un camouflet pour les travailleurs venus d'Allemagne, qui disent avoir du mal à

s'appropriier le dialecte. Quant au français, il n'est pas non plus à la mode dans la plus grande ville du pays, puisque la première langue étrangère enseignée à l'école est désormais l'anglais.

La guerre linguistique est-elle déclarée? Bernhard Altermatt, historien et politologue à l'université de Fribourg, relativise le problème en soulignant que «le suisse allemand reste une langue finalement très semblable à l'allemand standard. Les autorités pourraient faire plus pour inciter les Romands à apprendre le dialecte, du moins sa compréhension, ce qui renforcerait la cohésion nationale.» (1) Delibreo Éditions.

## Warum spricht Doris Leuthard ein so rustikales Hochdeutsch?

Bei TV- und Radioauftritten fällt einem unbefangenen Zuhörer immer wieder das betont rustikale Hochdeutsch unserer Umweltministerin Doris Leuthard auf. Vor allem die Umlaute «eu», «ei» oder «au» sind in der geschlossenen Aussprache auf eine so unverwechselbare Weise verschweizerhochdeutsch, dass es an die klischiertesten Heidirollen im deutschen Spielfilm erinnert. Solche Töne hatte man von Schweizer Amtsträgern einst gehört in einer Zeit, als sie noch wenig Auslandkontakte hatten und bevor sie über deutsches Fernsehen und Radio Anhörsungsunterricht bekamen, wie Hochdeutsch tatsächlich klingt.

Nun verfügt unsere Umweltministerin aber spätestens seit ihrem Jahr als Bundespräsidentin offenkundig über zahlreiche Auslandkontakte und soll dort mit ihrer Kompetenz, ihrem Charme und auch ihren Sprachkenntnissen durchaus gut ankommen. Mit Jahrgang 1963 ist sie in einer Zeit aufgewachsen, in der ein Sender wie Südwestfunk 3 in der Deutschschweiz störungsfrei zu hören war und Elke Heidenreich alias Else Stratmann auch hierzulande bald Kult wurde.

Wie sich Deutsche auch nach Jahren in der Schweiz weigern, Schweizerdeutsch zu sprechen, weigert sich Bundesrätin Leuthard im Innersten Hochdeutsch nach Schulbuch zu sprechen.



Sie kleidet ihre Sprache in einem rauen Schweizerhochdeutsch:  
Doris Leuthard am Eidgenössischen Trachtenfest in Schwyz, 2010. (Keystone)

Warum dann das hartnäckige rustikale Hochdeutsch von Doris Leuthard?

Es gibt im Grunde nur drei Deutungsmöglichkeiten: 1. Sie will damit explizit und deutlich ihre Schweizer Mittellandidentität bekräftigen. Das Hochdeutsch soll in dieser Region bewusst anders tönen als weiter nördlich, ähnlich wie Deutschschweizer Schriftsteller in ihre Texte Helvetismen einflechten, um ihre eigene kulturelle Identität zu wahren. Es soll auch Schweizer Schulkinder geben, die beim Schuleintritt perfekt hochdeutsch sprechen, um danach als Teil der Primarschulbildung mühselig die Mittellandvariante zu erlernen.

2. Das Mittellandhochdeutsch ist ihr hörbarer, aber höflicher und undecklierter Protest gegen eine zahlenmässig zu grosse deutsche Einwanderung und das sich ausbreitende gepflegte Hochdeutsch im öffentlichen Raum hier. Es wäre damit ihre persönlich-akkustische Ventilklausele gegen jenes EU-Land mit der höchsten Zuwanderung, so subtil angerufen, dass es darob keine Verstimmung mit dem EU-Partner gibt. Wie sich Deutsche (zu ihrem eigenen Vorteil) auch nach Jahren in der Schweiz weigern, Schweizerdeutsch zu sprechen, weigert sich Bundesrätin Leuthard im Innersten Hochdeutsch nach Schulbuch zu sprechen.

3. Sie ist sich als ansonsten gute Rednerin dessen nicht bewusst und aufgrund des in der Stadt Bern noch wenig angefochtenen Verhältnisses zu Autoritäten, sagt es ihr auch niemand. Deshalb kommt sie selber auch nicht auf die Idee, sich in ein, zwei Ausspracheelectionen in die Geheimnisse der offen ausgesprochenen hochdeutschen Umlaute einweihen zu lassen. Eine Hexerei ist das nicht. Es muss sich nicht gleich anhören wie bühnenreifes Hochdeutsch, eine Qualität, mit der sich die einstige Schweizer «Tagesschau»-Sprecherin Annette Gosztony ihre Sympathien beim breiten Publikum verspielte. Wenn sie der richtigen Aussprache näherkommt, als ein durchschnittlicher Deutschschweizer Sportreporter, hat sie beim globalen Publikum schon eins zu null gewonnen.

**LE TEMPS** Interview samedi 23 juin 2012

## La poste du Gothard, ou quand le mythe de la Suisse alpestre explose

François Modoux



Peter Von Matt. (Keystone)

Dans son dernier essai consacré à la Suisse, l'écrivain et professeur de langue allemande Peter Von Matt décortique l'histoire du mythe du peuple alpestre qui continue d'imprégner la mentalité des Suisses. Entretien sur la cohésion nationale et le malaise des Alémaniques face à la crise européenne, le grand tabou

Le Temps : En 1992, après le vote sur l'EEE, la cohésion nationale était affaiblie. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Peter von Matt: La Suisse alémanique n'est pas une nation. Elle n'est pas davantage un pays. Elle est composée de plusieurs cantons et demi-cantons, certains ne sont d'ailleurs que moitié alémanique puisqu'ils sont partagés avec une partie francophone. Aujourd'hui comme en 1992, il n'y a pas de front alémanique contre les Romands. Le nationalisme alémanique n'existe pas.

Les Suisses allemands se présentent d'abord comme bâlois, zurichois, thurgovien, nidwaldien. Le Bernois n'a pas de liens plus étroits avec le Thurgovien qu'avec le Vaudois, c'est même l'inverse qui est vrai car le Benois se rend plus souvent chez son voisin qu'au fin fond de la Suisse orientale.

Le sport est le terrain où s'expriment des émotions nationales. Je suis toujours heureux quand un Romand ou un Tessinois gagne une compétition. Le Suisse allemand tient absolument à ce que les championnats de football et de hockey sur glace réunissent des équipes de toutes les régions linguistiques. La disparition d'équipes romandes est vécue comme un appauvrissement. Les Alémaniques ont souffert avec Neuchatel Xamax, dont ils suivaient de près l'échec catastrophique relaté en détails par les médias alémaniques. A Zurich, Bâle ou St-Gall, on s'est réjoui du retour de Lausanne-Sports et de Servette en première division de foot.

Le dialecte prend toujours plus de place dans la société alémanique. Des initiatives ont été lancées pour bannir le hochdeutsch à l'école infantine. N'est-ce pas un inquiétant signe de repli ?

L'unique lien émotionnel entre les Suisses allemands est leur fort attachement au dialecte. La moindre remise en cause du dialecte peut provoquer, partout, un déluge de colère. Je suis bien placé pour le savoir. On m'a éreinté quand j'ai défendu que nous avons une seule langue maternelle, l'allemand ; langue que nous utilisons sous deux formes distinctes, le hochdeutsch et le dialecte, chacune remplissant une fonction bien précise. On m'a rabroué : « Notre langue maternelle, c'est le dialecte ! » J'ai répliqué : « Vous vous trompez, vous confondez la langue maternelle avec la langue de mami ! » Tous les enfants grandissent à la maison avec le dialecte, mais tous les enfants suivent l'école en hochdeutsch. Le grand danger est de ne plus respecter la différenciation des fonctions dévolues à l'allemand et au dialecte. Ce n'est pas bon quand, dans les médias audiovisuels, le dialecte devient la langue dominante. Aujourd'hui, il faut absolument soutenir la capacité des Suisses allemands à s'exprimer en allemand. On ne le fait pas assez.



Ma lo "Schwyzerdütsch" per noi cos'è?

7 agosto 2012 [11 commenti](#)



## La nuova discussione a cura di Elisa Bontognali

Qual è il rapporto di noi valposchiavini con la lingua dei vicini? Cosa significa per noi?

L'idea, spesso presente negli altri dialetti, di abbinare questi a delle vecchie tradizioni ed alle vecchie generazioni non la si trova nello svizzero tedesco. Qui il dialetto non ha età e sembra farsi strada con decisione lungo il passare del tempo, vincendo sempre più importanza, imponendosi sempre più come un marchio di dovere per uno svizzero. Questo dialetto è oggi un segno d'orgoglio, indipendentemente dal ceto sociale del locutore.

È però altrettanto vero che lo "Schwyzerdütsch" detto così al singolare, infondo, non esiste. Ne esistono invece molti tipi, simili tra loro ma sistematicamente diversi. La varietà di dialetti crea una sorta di rivalità interna, che si trasforma però in una grande forza di coesione appena vi è un contatto con l'esterno. Appena ad importare è l'essere svizzero e non più l'essere *bernese, zurighese, basilese o grigionese*.

- Ma noi italofoni, noi valposchiavini che viviamo la situazione dall'esterno ma siamo comunque confrontati direttamente con questo dialetto, cosa ne pensiamo?
- Lo "Schwyzerdütsch" è visto da noi come un tentativo per differenziarsi dal turista germanico che si rivolge a noi in buon tedesco?
- Oppure è un gesto che vuole semplicemente manifestare la propria appartenenza, dando un marchio di unicità?
- È per noi una fortuna viverci così a stretto contatto, oppure comporta solo svantaggi?
- Quali sono le principali funzioni di questo? E perché va assumendo sempre più importanza?
- Quale è la nostra opinione, in quanto minorità linguistica, sul dialetto svizzero tedesco nel nostro paese?



Canton de Genève

# Le suisse-allemand, star des nouveautés de la rentrée scolaire

Par Aurélie Toninato. Mis à jour le 23.08.2012 [9 Commentaires](#)

## Le cycle d'orientation entame le deuxième acte de sa mue et accueille le retour des sections



Le Département de l'instruction publique (DIP) a présenté jeudi matin les grandes nouveautés de cette rentrée 2012-2013. 70'000 élèves prendront le chemin de l'école lundi, dont 32'000 au primaire. Au programme des réformes: une sensibilisation au suisse-allemand et le retour des sections au cycle d'orientation, la suppression du temps d'accueil pour les 3P au primaire et des assistants à l'intégration scolaire pour accompagner les enfants à besoins éducatifs particuliers ou handicapés.

**Primaire** L'introduction progressive de cours harmonisés en Suisse romande, ou plan d'étude romand (PER), a déjà commencé à la rentrée 2011 pour les 1P, 2P et 5P. Le PER est maintenant étendu en 3P et 6P et implique notamment la suppression du temps d'accueil pour les 3P. Cette période - qui s'étendait de 8h à 8h45 - est donc

supprimée et les 3P commenceront l'école à 8h pile. Le temps d'enseignement supplémentaire servira à renforcer l'apprentissage de la lecture notamment.

**Secondaire I (cycle d'orientation)** La nouvelle organisation du cycle d'orientation (CO) a débuté l'an passé pour la première année, la 9e (ancienne 7e). Elle s'applique maintenant à la 10e et marque le retour des sections, à savoir Littéraire et scientifique (LS), Langues vivantes et communication, Communication et technologie. A l'intérieur de la section LS, les élèves peuvent ensuite choisir entre trois profils: latin, langues vivantes, scientifique. Autre nouveauté: les élèves ayant choisi langues vivantes suivront des heures de cours de sensibilisation aux dialectes suisses alémaniques. Cette initiation sera dispensée pendant les cours d'allemand.

**Secondaire II** Pas de grande révolution pour le postobligatoire. Par contre, plus de 300 élèves supplémentaires sont attendus à la rentrée, alors que plusieurs bâtiments sont déjà en sureffectif. La solution avancée par le DIP - déplacer une partie des élèves du postobligatoire dans des bâtiments du secondaire et faire cohabiter les deux populations - est toujours à l'étude. Enfin, une réforme de la maturité gymnasiale et de son système à option est en cours de réflexion. Le "nouveau" collège devrait être finalisé pour 2014.

**Enseignement spécialisé** Douze assistants à l'intégration scolaire seront chargés d'accompagner dans leur vie scolaire quinze enfants à besoins éducatifs particuliers ou handicapés. Cet appui se traduit par un accompagnement durant l'entier de la présence à l'école ou de manière plus ponctuelle pour les cours de sport, à la récré ou pour les sorties par exemple.

---

## Neue Zürcher Zeitung

Mundart vs. Fremdsprache

### Zwischen Mundart-Nostalgie und Sprachen-Strategie

12. November 2012, 06:00



[Der Erwerb einer ersten und zweiten Fremdsprache wird nicht leichter, wenn wieder mehr Mundart im Unterricht gesprochen wird. \(Bild: Christoph Ruckstuhl/NZZ\)](#)

Nach Pisa 2000 war allen klar: In den Sprachkompetenzen müssen die Schüler besser werden. Der Trend zur Mundart widerspricht der ab 2004 eingeleiteten Strategie.

*Michael Schoenenberger*

Die guten alten Schweizer Werte feiern seit einiger Zeit eine Renaissance. Solidität, Verlässlichkeit, Familie: Was vor nicht allzu langer Zeit schrecklich «bünzlig» war, ist heute wieder erstrebenswert, gerade für junge Menschen. In diesem Kontext konnte das Schweizerdeutsche sein Image enorm steigern. Im Inland geht es so weit, dass mit der Pflege der Mundart an die nationale Identität appelliert wird. Hierzu spannend sind die in vielen Kantonen angelaufenen, emotionalen Debatten zum Hochdeutsch in Kindergärten. Im Ausland gilt das Schweizerdeutsche zumindest als «putzig» und irgendwie trendig.

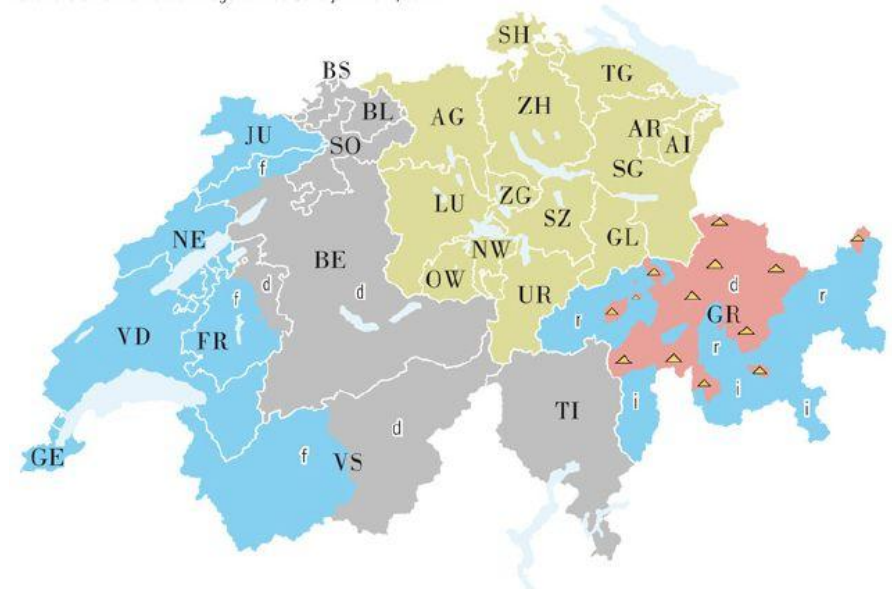
Wenn sich nun Teile der Bevölkerung auf dem politischen Parkett für mehr Schweizerdeutsch engagieren (NZZ 15.10.12), dann steht das gewissermassen im Widerspruch zur Sprach- und Leseförderung, wie sie seit Pisa 2000 mit recht viel Erfolg in vielen Schulhäusern betrieben wird. Es war unbestritten, dass die Standardsprache zu fördern sei, dies möglichst früh in der Bildungsbiografie der Kinder. Damals war klar: Auf die offenbaren Defizite im Bereich der Lesekompetenzen hatte die Politik eine Antwort zu geben.

Wer mehr Mundart fordert, der sollte sich nicht nur darüber im Klaren sein, dass die Diglossie ohnehin den Erwerb der Schul- und Standardsprache erschwert; auch zu bedenken ist, dass damit indirekt der Fremdsprachenunterricht nicht erleichtert wird. Mehr Mundart steht damit nicht nur im Widerspruch zu den Erkenntnissen nach dem «Pisa-Schock», sondern auch zu der seit 2004 von den Kantonen verfolgten

Strategie, den Kindern spätestens nach dem 3. Schuljahr eine erste Fremdsprache und ab dem 5. Schuljahr eine zweite Fremdsprache zu vermitteln. Nach Vorgabe des Harmos-Konkordats sollen eine zweite Landessprache und Englisch unterrichtet werden, wobei die Kantone Prioritäten setzen können. Eine Bestandaufnahme der Erziehungsdirektorenkonferenz zeigt, dass die Zentral- und Ostschweiz das Englische als erste Fremdsprache wählen, die Deutschschweizer Kantone an oder nahe der Sprachgrenze das Französische, ebenso wie das Tessin. Von Genf bis zur Saane lernen die Schüler zuerst Deutsch, nicht Englisch (vgl. Karte).

### Erste obligatorische Fremdsprache in der Volksschule

Resultate einer Kantonsumfrage für das Schuljahr 2011/2012



Quelle: EDK  
NZZ-INFOGRAFIK / tcf

Während mit der ersten obligatorischen Fremdsprache ausser im Kanton Baselland überall spätestens im 3. Schuljahr begonnen wird, zeigen sich noch erhebliche Differenzen bei der zweiten obligatorischen Fremdsprache. In einer Vielzahl von Kantonen kommt sie erst im 7. Schuljahr zum Zug: so etwa auch in Bern, in den beiden Basel, in der Waadt oder im Wallis. Allerdings haben die Harmos-Kantone noch bis 2015 Zeit, ihre Lehrpläne anzupassen.

## Neue Zürcher Zeitung

12. November 2012, 06:00

«Schwyzertütsch» in Genf

## Eine Prise Schweiz im multikulturellen Melting-Pot

[Genfer Schulkinder sollen mehr über die Deutschschweiz erfahren – auch das «Schwyzertütsch» ist ein Thema. \(Bild: Salvatore Di Nolfi / Keystone\)](#)

Nicht nur die Deutschen, auch die Romands bekunden oft ihre Mühe mit schweizerdeutschen Dialekten. Nun hat das Genfer Erziehungsdepartement in den Deutschstunden auch einige Lektionen Mundart-Kunde obligatorisch erklärt.



Christophe Büchi, Genf

In der Schweizer Bundesverfassung heisst es lapidar: «Landessprachen sind Deutsch, Französisch, Italienisch und Rätoromanisch.» Sie präzisiert aber nicht, um welches Deutsch es sich handelt. Nun, man weiss es: Im Deutschschweizer Alltag geben die alemannischen Mundarten den Ton an. Wer nur Hochdeutsch spricht und



versteht, hat in der deutschsprachigen Schweiz einige Mühe, sich zurechtzufinden. Viele Deutschschweizer können oder wollen nicht so recht «Schriftdeutsch reden» und betrachten Hochdeutsch nicht wirklich als ihre Sprache. Eigenartig ist aber, dass die Mehrheit der Deutschschweizer nie den sprachlichen Alleingang, das heisst den «Absprung» vom Hochdeutschen und dessen Ersetzung durch eine alemannische Schriftsprache, wagen wollte – dies etwa im Gegensatz zu den Luxemburgern, die aus ihrem moselfränkischen «Lëtzebuergesch» eine geschriebene Sprache gemacht haben. Zwar gab es in den 1930er Jahren, im Zeichen der Abgrenzung zu Nazi-Deutschland, vereinzelt Appelle, das Schweizerdeutsche zur Landessprache zu erklären und es auch zu schreiben; sie verhalten aber wirkungslos.

### **Sprachhürde für Romands**

Die Deutschschweizer Doppelzüngigkeit, von den Linguisten als «Diglossie» bezeichnet, stellt Anderssprachige vor grosse Probleme. Die meisten Romands haben Mühe, sich in der Deutschschweiz mit ihrem – oft recht rudimentären – Schuldeutsch zurechtzufinden. Für welsche Studenten ist es ein Problem, wenn sogar an gewissen Deutschschweizer Hochschulen Dialekt gesprochen wird. In der Wirtschaft und im Militär sind welsche Führungskräfte ohne «Schwyzertütsch»-Kenntnisse mehr als nur handicapiert.

Für welsche Politiker ist es fast nicht mehr möglich, eine nationale Statur zu erlangen, wenn sie nicht Schweizerdeutsch sprechen oder zumindest gut verstehen. Wer nicht ««Arena»-tauglich» ist, ist nicht nur weg vom Bildschirm, sondern auch weg vom Fenster. Die wenigen welschen Politiker, welche diese Hürde überspringen, haben oft selbst Deutschschweizer Wurzeln oder eine Deutschschweizer Vergangenheit.

Der grosse Genfer Militär, Ingenieur und Kartograf Henri Dufour, der 1847 als General im Sonderbundskrieg die Tagsatzungstruppen zum Sieg führte, sagte von sich, er könne kaum Deutsch. Dennoch wurde er im 19. Jahrhundert zu einer nationalen Figur und wurde mit etlichen nach ihm benannten Plätzen und Strassen in Deutschschweizer Städten geehrt. Dies ist heute undenkbar: Dufour wäre nicht ««Arena»-tauglich».

Aus diesen Gründen wird in der welschen Schweiz bereits seit Jahren darüber diskutiert, ob man in den Schulen nicht auch «Schwyzertütsch» lehren sollte. Der scharfe Wettbewerb auf dem Stellenmarkt gibt dem Argument, dass Mundart für einen Romand im Berufsleben oft nützlicher sei als Hochdeutsch, zusätzlichen Aufwind. Die Bildungsbehörden, wie auch die Lehrerschaft, hatten aber bisher wenig Musikgehör dafür.

Doch nun hat der Genfer SP-Erziehungsdirektor Charles Beer den Schritt gewagt. Seit Beginn dieses Schuljahrs bekommen die Genfer Schüler der Orientierungsstufe (10. und 11. Schuljahr) im Rahmen des Deutschunterrichts eine «sensibilisation aux dialectes», sofern sie in die Sektion moderne Sprachen eingeteilt sind.

### **Mon Dieu, wo liegt Bern?**

Allerdings geht es nicht wirklich darum, dass die Schüler Mundart lernen; man will sie nur mit der Diglossie vertraut machen. Zudem solle auch etwas Wissen über die Schweiz vermittelt werden, erklärt uns der Vertreter der Bildungsdirektion, Harry Koumrouyan. Zudem will man den Kontakt und Austausch mit der Deutschschweiz fördern.

Wie die Lehrkräfte gerade im multikulturellen Genf immer wieder feststellen, haben die Schüler hier oft nicht die geringste Kenntnis unseres Landes. Eine Lehrerin erzählt, sie habe eine Klasse in die Deutschschweiz führen wollen und sei von einem Schüler gefragt worden, ob er für die Reise Euro mitbringen sollte. Eine andere Lehrerin, die mit ihren Schülern das Bundeshaus besucht hat, berichtet, eine Schülerin aus Eritrea habe sie danach treuherzig gefragt: «Nicht wahr, wir waren heute in Deutschland?»

Das «Sensibilisierungs-Projekt» ist nicht nur in Genf, sondern auch in den anderen welschen Kantonen auf grosses Interesse gestossen. Es hat aber teilweise auch negative Reaktionen hervorgerufen. Gewisse Medien stellten das Projekt so dar, als wolle man in Genf das Hochdeutsche durch «Schwyzertütsch» ersetzen, was

natürlich nicht der Fall ist. In «Le Matin» liess der vormalige Chefredaktor Peter Rothenbühler keinen guten Faden an der Genfer Initiative, auch mit dem Argument, ein eigentliches Schweizerdeutsch gebe es gar nicht.

Es ist noch viel zu früh, um eine erste Bilanz zu ziehen. In einem Punkt besteht immerhin Einmütigkeit: Der Deutschunterricht in den welschen Schulen ist alles andere als eine Erfolgsgeschichte. Wenn man bessere Resultate will, muss man auch etwas wagen und auch Neues versuchen.

### **Tessiner Distanz zum «Svizzero tedesco»**

Eigentlich sind die Tessiner die konföderalsten Schweizer. Das hat auch mit Sprachlichem zu tun: Jeder «Ticinese» genoss in der Schule obligatorischen Deutsch- und Französischunterricht und verfügt damit über Kenntnisse dreier Schweizer Amtssprachen, was beispielsweise in der Deutschschweiz keine Selbstverständlichkeit ist. Wenn nun ein Tessiner ein Studium oder eine Arbeitsstelle in der Deutschschweiz antritt, wird er mit dem allgegenwärtigen und nicht sofort verständlichen «Schwyzertütsch» konfrontiert. So besteht die Gefahr der Distanzierung. Um diese Erschwernis zu beseitigen und generell die beruflichen Chancen von Tessinern in der Deutschschweiz zu erhöhen, hat der SP-Kantonsparlamentarier Nenad Stojanovic in einer Interrogation der Tessiner Regierung vorgeschlagen, «Svizzero tedesco» als Freifach in den allgemeinen Lehrplan zu integrieren. Von dieser Idee nimmt der Staatsrat jedoch Abstand: Auftrag der öffentlichen Schule sei es, Sprachen und nicht Dialekte zu lehren, hat er kürzlich beschieden. Ausserdem erweise sich der Lehrplan schon als äusserst reich befrachtet, zumal zu den drei Landessprachen das Englische hinzukomme.

Um diese doppelte Distanz zum «Svizzero tedesco» zu überwinden, schlägt die Tessiner Regierung eine Kompromisslösung vor. Sie erwägt, fakultative Intensivkurse für Schüler in den Sommerferien anzubieten. Überdies will sie nächsten Frühling ein Pilotprojekt starten, das sich als eine Art Hommage an Zürich entpuppt: Im Rahmen der kantonalen Erwachsenenbildung sollen Fortgeschrittene ihr Schweizerdeutsch aufpolieren können – in der Variante «Züritütsch». Eine solche Propagierung des Zürichdeutschen hatte übrigens schon das Fernsehen der italienischen Schweiz vor rund zwei Jahren mit Telekolleg-Kursen unternommen.

---

## **Blick**

Publiziert: 30.11.2012 Von Christof Vuille

### **Tessiner haben Schiss vor Schweizerdeutsch in Schule**

## **«Das Ende der mehrsprachigen Schweiz?»**

**An einigen Schulen im Kanton Genf müssen Schüler bereits Schweizerdeutsch büffeln – jetzt zittern die Tessiner vor dem «Svizzero tedesco». CVP-Nationalrat Marco Romano sagt warum.**



**Wenn das so weitergeht, ist es das Ende der mehrsprachigen Schweiz», fürchtet Marco Romano. (Keystone)**

«Diese Entwicklung erschreckt mich», sagt Marco Romano. Der Tessiner CVP-Nationalrat spricht die Tatsache an, dass Genfer Schüler der Orientierungsstufe eine «sensibilisation aux dialects» erhalten – also Schweizerdeutsch lernen müssen.

So etwas dürfe es in seinem Kanton nicht geben, sagt der vor drei Wochen 30 Jahre alt gewordene Romano. Nachdem er den entsprechenden [Artikel auf Blick.ch](#) gelesen hatte, reagierte er rasch und wendete sich an der Bundesrat.

### **Zu viele Dialekte für Tessiner?**

Blick.ch liegen Romanos Anfragen vor, die Innenminister Alain Berset (SP) wird beantworten müssen. Romano will vom Bundesrat wissen, wie er die Tendenzen zu mehr Schweizerdeutsch beurteilt.

Artikel 4 der Bundesverfassung definiere schliesslich die Landessprachen, von denen alle Schweizer Bürger zumindest eine beherrschen sollten: Deutsch, Französisch, Italienisch und Rätoromanisch. Da stehe nichts von Schweizerdeutsch, so Romano.

Nur schon die Vielzahl der Dialekte – «für uns Tessiner tönen die schon sehr unterschiedlich» – würde es für Italienischsprechende unmöglich machen, sich differenziert ausdrücken zu können und sich so mit den Deutschschweizer zu verständigen.

Doch die Kommunikation zwischen Romands, Tessinern und Deutschschweizern sei für das Land von zentraler Bedeutung.

### **Englisch zwischen Landsleuten – «das Ende der Schweiz»**

Er habe es im Parlament und vor allem in der Verwaltung schon erlebt, dass bei Treffen zwischen Deutschschweizern und Romands Englisch gesprochen wird, weil keiner auf die Sprache des anderen ausweichen will, klagt Romano.

Würden Tessiner kein «richtiges» Deutsch mehr sprechen, könne es zwischen seinem Kanton und der Deutschschweiz auch so weit kommen.

«Wenn das so weitergeht, ist es das Ende der mehrsprachigen Schweiz», fürchtet Romano, der wegen einem Gleichstand erst per Losentscheid in den Nationalrat kam.

Er geht davon aus, dass der Bundesrat die Autonomie der Kantone in den Vordergrund stellen wird – doch diese Argumentation sei «absolut nicht korrekt», sagt er. «Der Bund muss die Mehrsprachigkeit fördern und steuern» findet er.

### **Deutsch dank deutscher Mutter**

Romano selbst spricht hervorragend Deutsch, sogar Schweizerdeutsch beherrscht der Tessiner. Das verdankt er seiner deutschen Mutter. Diese sprach Deutsch mit ihm, er antwortete aber stets auf Italienisch.

Romanos Angst ist nicht ganz unbegründet: In einem Vorstoss im kantonalen Parlament forderte ein SP-Parlamentarier, Schweizerdeutsch als Freifach in den Lehrplan zu integrieren.

Er fand damit allerdings keinen Anklang bei der Regierung. Diese liebäugelt aber damit, freiwillige Schweizerdeutsch-Intensivkurse in den Sommerferien anzubieten, schreibt die «NZZ».

Berset wird Romano am Montag in der Fragestunde Red und Antwort stehen müssen.

---

La Côte

**03.12.2012, 14:45 - Genève**

## **Le suisse-allemand ne deviendra pas langue nationale, rassure Alain Berset**



GENÈVE

Alain Berset a tenu lundi à apaiser les craintes soulevées par Marco Romano (PDC/TI). Le Tessinois se demandait si le suisse-allemand n'allait pas finir par être élevé au rang de langue nationale, dans les cantons non germanophones.

Crédit: KEYSTONE

**Pour apaiser les craintes du PDC tessinois Marco Romano, Alain Berset a expliqué que la sensibilisation au suisse-allemand pratiquée au cycle d'orientation genevois ne se généralisera pas à la Suisse.**

La sensibilisation au suisse-allemand enseignée depuis cet automne aux élèves du cycle d'orientation à Genève ne remet pas en cause l'apprentissage de la langue de Goethe dans les cantons latins. Alain Berset a tenu lundi à apaiser les craintes soulevées par Marco Romano (PDC/TI).

Le Tessinois se demandait si le suisse-allemand n'allait pas finir par être élevé au rang de langue nationale, obligatoirement enseignée dans les cantons non germanophones. Il n'y aura pas de concurrence avec l'apprentissage de l'allemand standard, a répondu le chef du Département fédéral de l'intérieur lors de l'heure des questions au Conseil national.

Il s'agit d'une sensibilisation, à raison de 18 cours par année, destinée aux élèves ayant choisi une filière où l'apprentissage des langues est important. Il faut voir cette offre comme un moyen de faire connaître un aspect culturel à des élèves romands qui n'y seraient autrement pas confrontés et comme une mesure de promotion des échanges linguistiques, a ajouté le conseiller fédéral.



[TICINO](#) | 03.12.2012 | 16:03

## 'Lo Schwyzerdütsch non è lingua nazionale'

Lo ha dichiarato il consigliere federale Alain Berset rispondendo a un'interrogazione di Marco Romano

Foto TeleTicino



I corsi di dialetto svizzero tedesco che il canton Ginevra propone da quest'anno scolastico non intendono scalzare l'insegnamento del buon tedesco né implicano che altri cantoni romandi siano obbligati a fare altrettanto. Lo ha dichiarato oggi il Consigliere federale **Alain Berset** in Consiglio nazionale durante la tradizionale "ora delle domande" rispondendo a un quesito del ticinese **Marco Romano** (PPD).

Nella sua interrogazione, Romano si chiedeva - un po' provocatoriamente - se la decisione di Ginevra non significasse aprire la porta al riconoscimento dello svizzero tedesco quale lingua nazionale, accanto all'"Hochdeutsch", e se tale decisione fosse in sintonia con la difesa del plurilinguismo elvetico.

Nella sua "breve" risposta, in italiano, Berset ha voluto gettare acqua sul fuoco: offrendo 18 ore su un anno di dialetto tedescofono, Ginevra vuole semplicemente familiarizzare gli allievi con una lingua parlata nella Confederazione e con la cultura che l'accompagna. "Dialetto e buon tedesco non sono in concorrenza e gli altri cantoni romandi non sono obbligati a seguire l'esempio ginevrino", ha precisato il Consigliere federale. Stando a Berset, il tedesco viene addirittura rafforzato a Ginevra.

### Ginevra: priorità a tedesco e inglese

La lingua di Goethe è insegnata accanto all'inglese, come prevede il Plan d'études romand (PER) volto ad armonizzare l'insegnamento a livello di scuola dell'obbligo nei cantoni francofoni.

Alla voce "lingue", il PER prevede - come spiegato nella pagina web [www.plandetudes.ch](http://www.plandetudes.ch) - l'insegnamento del francese quale idioma principale, affiancato dal tedesco e dall'inglese. L'insegnamento dell'italiano non fa parte degli obiettivi principali del PER, ma può essere offerto quale materia facoltativa o opzionale: i cantoni sono liberi di

scegliere. Ciò vale anche per il latino.

Sul quotidiano gratuito "20Minutes" del 25 novembre 2010, il "ministro dell'istruzione" di Ginevra **Charles Beer** aveva dichiarato di voler sviluppare un'offerta complementare per le lingue non incluse nel PER parlate dal 42% della popolazione del cantone. Beer aveva elencato il portoghese, lo spagnolo o le lingue dei Balcani. L'italiano non era stato citato.

### La reazione di Marco Romano su Facebook

"Berset si è sforzato e ha risposto in italiano. Ma poi la risposta è stata un gran esercizio di equilibrismo. In sostanza i corsi di Schwyzerdütsch sono corsi di cultura e sensibilizzazione. Cosa possiamo proporre come ticinesi per sensibilizzare sulla nostra cultura svizzero-italofona nella svizzera interna e romanda?"

ATS/Red



VALAIS

13 décembre 2012 16:45; Act: 13.12.2012 17:04

# Pas de suisse allemand à l'école, même en option

*Le Grand Conseil valaisan a refusé jeudi une sensibilisation aux dialectes alémaniques sous forme de cours à option dans les écoles du secondaire II.*



Le Grand Conseil valaisan préfère le «Hochdeutsch». (photo: Keystone)

Selon les auteurs démocrates-chrétiens du postulat, les jeunes romands sont frustrés d'apprendre le «Hochdeutsch» à l'école pendant des années pour se retrouver face à du «Schwyzerdütsch» une fois franchie la Sarine. Pour y remédier, ils ont donc proposé des cours facultatifs de suisse allemand après l'école obligatoire.

«Une mission de plus pour l'école qui a déjà bien assez à faire!», ont rétorqué plusieurs députés, pour qui le choix du dialecte à apprendre pose également problème. A leur yeux, l'apprentissage de l'allemand et une immersion via des stages linguistiques doivent être privilégiés. Finalement, le parlement a classé l'intervention par 70 voix contre 33 et 7 abstentions.

Gestes qui sauvent

Le Grand Conseil valaisan a en revanche accepté sans opposition un postulat demandant l'introduction de modules de formation aux premiers secours dans les écoles. Portée par le PLR, la proposition recommande trois leçons de 30 minutes par année dès l'école primaire.

Selon les auteurs du postulat, dix écoles en Suisse, dont le cycle d'orientation d'Euseigne (VS), ont déjà accueilli un projet d'enseignement pilote initié par la Fondation suisse de cardiologie. Les élèves ont acquis les bases de la réanimation.